



Alex Fick-Muller

Par-delà les portes
de Tyrr Aill



Les
Éditions des Tourments

Alex Fick-Muller

*Par-delà les portes
de Tyrr Aill*



Les Éditions des Tourments
www.editionsdestourments.fr
www.facebook.com/editionsdestourments

Prologue

En ce début de mois de mai, dans les vergers, les arbres fruitiers étaient en fleurs, exhalant mille et un parfums. Les vignes et les châtaigneraies verdissaient sous la douceur des rayons du soleil printanier. Les oisillons fraîchement éclos pépiaient gaiement au fond de leurs nids accrochés dans les cimes.

Ce jour-là, une effervescence inhabituelle habitait le village : pas de travaux dans les vergers, les champs ou les vignes, pas de corvées pour les enfants. Après la messe de tierce, l'annuelle foire aux bestiaux avait débuté sur la place centrale du village. C'était l'occasion, pour moult marchands, de venir écouler leurs réserves et pour les habitants alentours, qui avaient gardé quelques sous pour l'occasion, de trouver des produits rares. Des marchands ambulants d'oublies et de pâtés chauds parcouraient sans relâche les rues du village. Les friandises embaumaient l'air d'un doux parfum réveillant les papilles. Les enfants courraient derrière les marchands, se faufilant entre les jambes des adultes, avec l'espoir de pouvoir profiter d'une gourmandise.

Il régnait dans les rues un joyeux tumulte, les paysans discutaient âprement les prix avec les négociants, le meuglement et le cri des différents animaux exposés dans les enclos résonnaient dans les rues, mêlés au rire des enfants et au commérage des femmes. De plus, ça et là, des trouvères munis de leur viole et de leur chalemie offraient leurs musiques et leurs chants aux passants, ajoutant encore aux bruits ambiants. Quelques jongleurs habiles et cracheurs de feu impressionnants s'exhibaient aux quatre coins du petit bourg, attirant les curieux.

Un martèlement de sabots retentit soudain dans la rue principale. Deux chevaliers en armure passèrent au grand galop sur leurs montures en criant :

« Place ! Place ! »

La foule s'écarta vivement de peur de finir piétinée sous les sabots des chevaux. Les cavaliers traversèrent la foire à toute allure, regagnant le château voisin de Castelbourg que l'on distinguait dans le lointain, par-delà la colline qui surplombait le village. Aussitôt les cavaliers passés, l'activité reprit dans les rues. Plus personne ne s'inquiétait de ces incursions rapides, car le château du seigneur des lieux était tout proche.

Puis soudain, sans que rien ne le laisse présager, le vacarme ambiant se tut petit à petit. Seul le bruit de quatre sabots lourds et de roues grinçantes résonnait. Un tombereau s'avancait lentement, tiré par un énorme percheron noir ; il remontait la rue vers la tour surplombant le bas village. De chaque côté de ce chariot se tenaient quatre hommes en hauberts et surcots entièrement noirs brodés d'un bûcher rouge. Dans le tombereau se tenait une femme d'âge mûre échevelée, un œil tuméfié, le visage couvert de

croûtes de sang et le corps meurtri par la torture. Sans attendre, la foule emboîta le pas au sinistre cortège. Deux commères parlaient entre elles, faisant profiter leurs voisins de leur échange.

- Ce sont les brûleurs de sorcières. Ils amènent la Veuve Grüber, dit l'une.
- Vraiment ? Sais-tu ce qui lui est reproché ? Elle me semblait pourtant être une honnête femme, lui répondit l'autre.
- Honnête ? Elle est accusée d'avoir pactisé avec Satan ! Imagines-tu ? répliqua la première.
- Par tous les Saints ! Avec Satan ! s'écria la curieuse, étouffant un cri de sa main.

Les commentaires continuèrent, chacun rajoutant son mot sur ce qu'il avait entendu.

Après quelques minutes de marche, le cortège s'immobilisa au niveau de la tour surnommée « tour des sorcières ». Un bûcher avait été dressé à cet endroit et n'attendait plus que sa victime. Un homme se détacha du groupe des brûleurs de sorcières. C'était le chevalier-prêtre. Il était reconnaissable à la croix d'argent qui pendait à son cou ; les autres lui devaient obéissance. Il s'avança, se retourna vers la foule avec un parchemin dans sa main droite, qu'il déroula et lut à haute voix afin que tous l'entendent.

- Marie-Hélène Staller, Veuve Grüber, vous êtes accusée de sorcellerie. Après avoir été soumise à la question, vous avez avoué avoir commercé avec le démon, rencontré des fées, des lutins et autres créatures de l'enfer, avec lesquelles vous avez pactisé. En conséquence de quoi, par l'autorité qui nous a été conférée, à mes compagnons et moi-même, nous vous avons jugée coupable. Vous serez donc brûlée vive jusqu'à ce que mort s'en suive.

Il se tourna vers la coupable. Durant cette lecture des faits, deux hommes en noir s'étaient emparée de la femme et l'avait traînée jusqu'au au bûcher où ils l'avaient ligotée. À l'énoncé de la sentence, elle avait stoïquement gardé la tête sur sa poitrine. Un silence de mort régnait sur l'assemblée ; même les oiseaux, si joyeux l'instant précédent, s'étaient tus.

- Avez-vous quelque chose à ajouter avant de mourir ? reprit l'homme. Elle releva la tête et dans un ultime défi, elle riposta.
- Malgré tout ce que vous tenterez, vous ne ferez jamais disparaître la magie ! Vous n'êtes que des assassins !

L'homme ne releva pas l'attaque verbale et d'un geste de la main ordonna à son compagnon d'enflammer le bûcher. Le bourreau approcha sa torche du bois et tout à coup, le bûcher s'embrasa. La foule se vit obliger de reculer pour ne pas être brûlée par la chaleur qui irradiait de l'autel de flammes. Pourtant, malgré l'ardeur du brasier, la femme ne semblait pas incommodée par la chaleur et la fumée. Une sorte de bouclier invisible la protégeait de l'assaut du feu.

Dans l'assemblée de curieux, un peu à l'écart, deux femmes observaient la scène avec inquiétude. L'une était déjà âgée, comme en témoignait la couleur blanche de sa chevelure. L'autre était sa fille, à n'en pas douter, car elle avait les mêmes yeux bleus que la vieille dame. La jeune femme tenait sa petite fille toute blonde par la main. L'enfant était captivée par la danse ensorcelante des flammes et ne disait rien, impressionnée. La vieille femme chuchota à sa fille.

- Marie-Hélène aurait dû prendre garde. Elle se savait surveillée pourtant. Tout ceci n'est pas bon pour nous. Il va falloir abandonner nos voyages là-bas, avant que tout cela ne se retourne également contre nous.

- Tu as raison, Mère, y retourner serait dangereux. D'autant que je crois avoir compris que le Chevalier-Prêtre ne compte pas en rester là. Il a prévu de se renseigner sur tous les habitants du village.

- Bien, si nous sommes d'accord, j'en informerai ce soir notre ami le lutin. Encore une chose, ajouta la vieille dame.

- Laquelle ? interrogea sa fille.

- Ne racontons rien à Anne. Tu lui en parleras lorsqu'elle sera bien plus grande et en mesure de comprendre la portée de tout cela.

- Soit, qu'il en soit ainsi, acquiesça la jeune femme d'un hochement de tête.

À nouveau elles observèrent le bûcher. Le Chevalier-Prêtre se tenait le visage grave, devant le bûcher. Les soldats, placés autour, attendant avec empressement le moment où le brasier lècherait le corps de la condamnée. Mais ce moment ne vint pas. Tout à coup l'étrange bouclier invisible qui entourait la veuve céda. Les flammes, comme prises d'une vie propre, se jetèrent sur la femme. Mais soudain dans un éclat de lumière violette, le feu s'éteignit d'un seul coup, comme soufflé. Et là, à la stupeur de tous, la condamnée avait disparu. Les yeux écarquillés, le Chevalier-prêtre poussa un cri qui tenait plus du rugissement. Il hurla un ordre à ses hommes.

- Fouillez tout le village mais retrouvez-là ! Elle n'a pas pu disparaître de la sorte !

Sans attendre les soldats s'éparpillèrent et commencèrent la traque. Le Chevalier, quant à lui, monta sur son destrier et repartit rageur vers la maison d'un riche bourgeois du village qui l'hébergeait.

Les deux femmes reprirent le chemin de leur chaumière. Elles savaient que les brûleurs de sorcières ne retrouveraient pas la Veuve Grüber ; elle était partie à l'abri... ailleurs.



Un épais duvet de neige recouvrait le sol gelé du pays. Le calme feutré de l'hiver s'était définitivement installé deux semaines auparavant, endormant la nature d'un paisible sommeil. Au cœur de cette nature hivernale et hostile, au pied d'une colline giboyeuse et pleine de mystère, se blottissait un petit village. Pour tous les voyageurs, il était facilement identifiable par ses fortifications imposantes mais ruinées depuis longtemps maintenant.

Trônant au milieu des toits enneigés, les cheminées du village fumaient et les nids de cigognes tombaient en décrépitude à cause du gel. On distinguait à peine les échauguettes du clocher de l'église qui surplombait le village et ses remparts. En arrivant aux abords de la bourgade, on pouvait voir, non loin l'une de l'autre, les deux tours, seuls vestiges intacts des majestueuses fortifications. L'une se nommait la tour de guet et servait, le plus couramment, de prison aux malfrats et aux sorcières supposées. L'autre était la tour de défense à l'accès du village avec son pont-levis et ses créneaux de part et d'autre. Le sommet inégal du rempart en ruine qui reliait les deux tours s'était également recouvert d'une épaisse couche de fine poudre froide.

Au pied de ce rempart, non loin de la tour de guet, se tenait la petite maisonnette d'Anne Meller et de sa grand-mère Ellora. Elle était construite avec des poutres de châtaigniers, du torchis et un toit rudimentaire fait de planches et de vieux chaume. La maison ne comportait qu'un seul étage ; le grenier servait de garde-manger et de saloir. Dans la courette devant la maison, une margelle en pierres massives entourait un petit puits. Derrière la chaumière, à l'abri du vent, se tenait un petit potager qui servait également à la culture des simples. Mais le froid de l'hiver avait tout recouvert d'un manteau de neige et on ne pouvait voir dépasser que les piquets de bois qui délimitaient la petite propriété.

Un petit chemin courrait le long des remparts et passait devant les deux tours, avant de rallier la forêt un peu plus loin. Mais peu de gens aimaient s'aventurer sur ce sentier pour aller en montagne ou rejoindre le village voisin, bien que ce fût le chemin le plus court. Pour les villageois, un détour plus long valait mieux que de passer par là, sauf si on avait une bonne raison d'y aller. En effet, souvent, en marchant le long de ce chemin, on pouvait entendre les lamentations des prisonniers de la tour de guet, ce qui donnait le frisson aux plus superstitieux et en plus, il fallait s'approcher de la maison des « sorcières ».

Car c'est comme cela que les habitants du village avaient surnommé Anne Meller et sa Grand-mère : les sorcières. Les deux femmes avaient la connaissance des simples et de la nature pour soigner toutes sortes de maladies. On racontait même que la vieille Mère Ellora avait un pouvoir magique dans les mains et pouvait parler aux lutins et aux fées de la forêt. Les villageois avaient vite été rattrapés par leurs superstitions et leur peur en entendant parler de magie.

Tant et si bien que les seules personnes qui visitaient Anne et sa Grand-Mère, étaient celles qui souffraient et refusaient les saignées abusives et les remèdes de charlatan de l'apothicaire du village. Toutes les autres ne savaient que médire sur les deux femmes et leur lancer des regards mauvais lorsqu'elles les croisaient. D'ailleurs, durant son enfance, bien des fois Anne était rentrée en pleurant du village, soit parce que des enfants lui avaient jeté des pierres, soit parce qu'elle avait surpris des propos médisant envers sa grand-mère et elle. À chacun de ces épisodes douloureux, sa Grand-Mi, comme elle aimait l'appeler, la prenait dans ses bras et la consolait avec tendresse. Elle lui fredonnait une petite chansonnette dans une langue inconnue d'Anne, mais qui avait le don de l'apaiser. Une fois les larmes tariées, Ellora lui expliquait patiemment qu'elle ne devait pas tenir compte du regard et des mauvaises paroles des autres et qu'un jour leur méchanceté leur jouerait des tours.

Et grâce à cela, malgré les médisances des gens alentours, Anne avait grandi heureuse dans cette petite maison. L'amour maternel que lui portait Ellora l'avait protégée, remplaçant celui de sa mère. Car la vieille dame l'avait élevée seule, sa mère, Madeline, étant morte quand elle était petite et son père ayant disparu.

Souvent le soir, pendant la veillée au coin du feu, l'hiver, ou sous l'ombre rafraichissante d'un arbre en été, Anne écoutait sa grand-mère lui parler du temps où sa maman vivait encore. Mais curieusement, elle ne parlait jamais de son père, comme si elle l'avait oublié.

Jusqu'à ce jour, la vie avait été rythmée par les travaux dans le petit potager, les promenades en forêt, l'apprentissage du secret des plantes qui soignent. De temps à autre, Anne avait bien surpris sa grand-mère près du vieux pommier au pied des remparts. Celle-ci semblait alors s'adresser à quelqu'un qu'Anne ne pouvait voir. Elle sentait bien que son aïeule avait un secret, mais elle n'insistait pas. Un jour où la vieille dame était sous le pommier, Anne, depuis l'orée du pré, la vit à nouveau s'adresser au rempart. À ce moment, la jeune femme se décida et s'avança à pas rapides.

- Grand-Mi ! À qui parlais-tu ? l'interpela-t-elle.

Ellora se retourna vivement, comme prise en faute. Elle semblait gênée.

- Voyons Anne, je ne parlais à personne, répondit-elle.

- Pourtant je t'ai bien vu parler à quelqu'un à l'instant ? Et ce n'est pas la première fois !

- Allons, je suis une vieille dame. Je parle toute seule. Mais ne le dis à personne, les gens me prendraient pour une sorcière.

Et elle ponctua sa phrase d'un clin d'œil malicieux, lui embrassa le front, et s'en retourna à petits pas vers la petite maison, appuyée sur un bâton qu'elle utilisait comme canne. À dater de cet épisode, Anne comprit que rien ne ferait parler sa grand-mère, surtout si cette dernière ne le voulait pas.

Un matin de novembre, Anne revenait du poulailler où elle avait cherché des œufs frais pour le dîner. En entrant dans la pièce commune, elle vit sa grand-mère secouée par une quinte de toux. Elle s'approcha d'elle et posa la main sur son épaule.

- Tout va bien Grand-Mi ? Tu me sembles un peu souffrante.
- Ne t'inquiète pas Anne, j'ai juste avalé trop vite. Prépare-nous donc une belle omelette pour notre dîner. Après, nous irons chercher des châtaignes avant que le froid ne les gèle totalement.

Anne continua de surveiller sa grand-mère du coin de l'œil, de peur qu'elle n'ait attrapé un mal de poitrine. Mais finalement, il n'y eut plus d'incident de ce genre dans la journée. Le soir, au coin du feu, l'une reprisa un bas de laine, tandis que l'autre broya quelques herbes séchées pour en faire des potions.

Mais deux jours plus tard, Ellora se remit à tousser mais de façon plus fréquente. Anne lui appliqua alors des cataplasmes de menthe forte. Le remède sembla faire effet car Ellora put vaquer à ses occupations quotidiennes sans qu'elle ne soit incommodée par la toux. Un soir, alors qu'Anne finissait de ranger les reliefs du souper, la grand-mère interpela Anne.

- Anne, peux-tu venir un instant ?
- Oui Grand-Mi, bien sûr.

Elle posa la dernière écuelle sur l'étagère, à côté de deux gobelins d'étain et rejoignit son aïeule dans la chambrette.

Ellora était assise sur le lit. Anne s'approcha tandis que sa grand-mère lui montrait du doigt le mur.

- Tu vois ce petit espace entre la poutre et le mur ?
- Oui.
- Ramène-moi ce que tu y trouveras.

Anne s'exécuta, intriguée. Dans ce petit interstice du mur, bien à l'abri des regards, était glissé un petit bout de chiffon ficelé qui semblait emballer un petit objet. Anne le tendit à Ellora qui entreprit d'ouvrir le lien qui retenait le tissu. Elle découvrit un pendentif au bout d'une cordelette de cuir. Il était en pierre polie, en forme d'amande, dans les tons jaunes sur l'extérieur. Mais plus on regardait vers le centre, plus le jaune virait au rouge, pour devenir comme une pupille rouge sang. La grand-mère le déposa au creux des mains d'Anne.

- Voici ton héritage, mon enfant, ce pendentif est dans notre famille depuis très longtemps. C'est ce qu'on appelle un œil de dragon, à cause de ses couleurs si particulières.
- Il est magnifique... Mais pourquoi ne l'ai-je jamais vu avant ? Je ne savais pas que nous possédions un tel trésor !

- Tu ne l'as jamais vu parce que ce n'était pas le moment. Le pouvoir de ce médaillon est immense. Il valait mieux qu'il reste à l'abri des regards, et des convoitises d'une certaine malicieuse petite fille, ajouta-t-elle encore en caressant d'un geste tendre les joues de sa petite fille.

Anne aurait voulu poser des questions au sujet du pouvoir de ce bijou. Mais sa grand-mère le sentant, elle ne lui laissa pas le temps de commencer.

- Viens, remettons-le dans son abri.

- Mais, j'aimerais savoir pourquoi.

- Il n'est pas temps pour cela maintenant. Allons préparer de la poudre de sauge et d'oseille pour demain, je vais en avoir besoin.

Une fois de plus, la jeune femme se heurta au silence mystérieux de sa grand-mère. Elle y était habituée, mais la curiosité devenait chaque jour plus grande face à ce comportement.

Les jours se succédèrent, le temps passa et l'hiver finit par s'installer. Malheureusement, avec lui revint la maladie... Depuis maintenant cinq jours, Ellora avait vu sa santé décliner. Une toux grasse la secouait de spasmes violents et lui coupait la respiration. À quatre-vingt ans, ce mal risquait fort de lui être fatal. Rien n'y faisait, ni les cataplasmes de menthe forte séchée, ni les infusions de lierre grimpant et de thym, ni les racines de bouillon blanc pour les affections pulmonaires.

Tôt ce matin-là, bien avant que le soleil ne perçât la nuit noire, Anne s'était levée en sursaut. L'état de Grand-Mi avait encore empiré et la jeune femme ne savait plus quoi faire pour l'aider. Tous les remèdes habituels, qui en général étaient très puissants, n'avaient aucun effet sur sa grand-mère. Ellora ne pouvait presque plus parler depuis la veille, et la fièvre l'avait plongée dans un profond sommeil dans la soirée. Mais ce qui avait choqué Anne ce matin-là, c'était la respiration de la vieille dame. Pourtant râlant depuis l'apparition de cette mauvaise toux, celle-ci se faisait de plus en plus imperceptible. Elle craignait le pire. Comme elles dormaient toutes les deux dans le même lit, elle se rapprocha du corps brûlant de son aïeule et colla sa tête contre la poitrine de Grand-Mi. Ce qu'elle redoutait arrivait, Grand-Mi s'en allait. Anne refusant la fatalité secoua légèrement sa grand-mère.

- Grand-Mi ! Grand-Mi ! S'il te plaît, réveille-toi. Ne me laisse pas ! Pas encore.

Mais Grand-Mi ne réagissait pas. Elle semblait engluée dans un sommeil si lourd qu'elle ne pouvait en sortir. Déboussolée et effrayée, Anne prit son châle et sortit de la maison pour respirer une bouffée d'air frais. La courette était recouverte d'une fine couche de neige immaculée qui était tombée dans la nuit et éclairait l'atmosphère. Rien ne perturbait le calme hivernal.

Mais curieusement dans le silence feutré de la nuit, elle crut entendre un bruit provenant des murs du rempart.

« Qu'est ce que j'entends ? Oh ! Ce doit être une souris ou un rat qui sort du poulailler, pensa-t-elle. »

Pourtant, il lui sembla discerner une petite forme noire qui partit se cacher très vite et disparut dans une fissure du mur. Mais trop préoccupée par l'état de sa chère grand-mère, la jeune femme oublia bien vite ce qu'elle avait cru voir. Elle se laissa imprégner par l'ambiance feutrée et le calme hivernal de l'endroit. Rassérénée, elle retourna dans la chaumière, alors qu'un timide soleil rouge naissait dans les brumes de l'horizon.

En rentrant, l'odeur de Dame Faucheuse planait dans la pièce annonçant la fin prochaine de l'agonie de la vieille dame. Anne traversa la pièce commune et rejoignit la petite chambre. Grand-Mi avait les yeux ouverts, elle avait repris légèrement connaissance et tentait d'articuler quelques mots.

- Attends Grand-Mi, ne force pas, j'arrive !

- Anne... Un mince filet de voix sortit de la gorge de la grand-mère. Anne, ma toute petite, il va falloir que tu affrontes seule les mystères de la vie et de la magie. Sache que nous ne sommes pas les seuls êtres qui peuplons le monde. L'équilibre qui régit la nature est très précaire et fragile. Le monde des humains et celui des créatures magiques sont sur le point de basculer. Le mal s'installe et c'est à toi que reviendra la lourde tâche de rétablir un équilibre. Pourquoi cela arrive, je ne le sais pas, mais...

Une quinte de toux secoua le pauvre corps de la vieille dame.

- Grand-Mi arrête de parler, tu te fatigues pour rien, la supplia la jeune femme, le visage baigné de larmes.

- Non mon enfant, laisse-moi parler, imposa la vieille dame à bout de souffle, je n'ai plus beaucoup de temps et ce sont les derniers conseils que je vais pouvoir te donner.

- Mais... l'interrompit Anne une fois encore.

- Il suffit ! ordonna Ellora avec fermeté. Écoute-moi encore un peu. N'aie pas peur de ce que tu ne connais pas et dans l'avenir, n'hésite pas à t'allier aux êtres différents de nous. Ne fais pas les mêmes erreurs que les villageois. Fais confiance à la magie qui est cachée en toi, et suis ton instinct !

- Pourquoi me dis-tu cela ? Je ne comprends pas Grand-Mi !

Les larmes continuaient inexorablement d'inonder le visage d'Anne. Celle-ci avait compris que sa chère grand-mère vivait ses derniers instants. Elle l'écouta, essayant de graver en elle le souvenir de cette voix légèrement éraillée qu'elle aimait tant.

- Ma petite fille, reprit Ellora, j'aurais tant voulu avoir le loisir de tout t'apprendre moi-même, tu n'étais pas prête, je le sais. Mais Dame Nature en a décidé autrement, elle m'envoie La Faucheuse. Je la vois, debout dans le coin de la pièce, attendant patiemment mon dernier souffle.

- Non, ne dis pas ça ! Je t'en prie, tu vas guérir c'est sûr !

Une nouvelle quinte de toux déchira l'air calme du petit matin.

- Et surtout Anne, n'oublie pas, aie confiance en toi ! N'oublie pas que je t'aime et que je serai toujours là, quelque part dans ton cœur.
Ellora ferma ses yeux fatigués et se rendormit. Anne la veilla longuement. La journée s'écoula dans l'attente angoissante du moment où la vie quitterait le vieux corps.

Vers la fin de l'après-midi, Anne était assise sur un tabouret près du lit, cousant un bリアud pour tromper son anxiété. Du coin de l'œil elle perçut un mouvement. Ellora bougeait sa main, cherchant à attraper celle de la jeune femme.

Anne se rapprocha plus près et prit la vieille main ridée dans la sienne. Elle était froide comme la glace. Dans un ultime effort, la grand-mère ouvrit les yeux.

- Anne, mon enfant...

Anne sentit les larmes couler le long de ses joues.

- Grand-Mi, parvint-elle tout juste à articuler d'une voix rauque.

- Pardonne-moi de ne t'avoir rien dit avant.

La jeune femme n'eut pas la force de répondre tant le chagrin lui oppressait la gorge. Et comme on souffle une bougie, l'étincelle de vie qui animait les yeux de la vieille dame s'éteignit. Anne s'effondra en larmes sur le corps sans vie de sa chère grand-mère. Celle qui l'avait élevée, lui avait tout appris, venait de quitter le monde des vivants.

Elle pleura toute la nuit et tout le jour suivant. Chaque fois qu'Anne semblait se calmer, un simple regard sur le corps inanimé suffisait à raviver la douleur. Les larmes jaillissaient à nouveau de ses yeux fatigués par une nuit de triste veille. Pourtant, elle finit par s'endormir, terrassée par la fatigue.

Anne se réveilla au matin du deuxième jour après la mort d'Ellora. Elle constata qu'elle était frigorifiée et que sa respiration créait un petit nuage de buée en sortant de sa bouche. Le feu dans la cheminée, éteint depuis longtemps, avait laissé un froid perçant s'installer dans la petite chaumière. La longue nuit de repos lui avait permis de se ressaisir. Elle savait qu'elle ne devait pas se laisser noyer par la tristesse. Sa Grand-Mi ne l'aurait pas voulu. Il était temps qu'elle s'occupe des derniers moments que le corps d'Ellora allait passer sur cette terre. Elle se blottit sous son châle et se rendit au presbytère qui se trouvait à l'intérieur de l'enceinte du village non loin de l'église.

En cours de route, en croisant le regard hostile des villageois qui ouvraient leur maison, elle décida une chose. De veillée funèbre il n'y en aurait point, malgré la coutume. Grand-Mi n'aurait pas aimé voir tous ces hypocrites, qui les avaient si souvent dénigrées, défiler devant sa dépouille mortelle. Elle resta indifférente aux chuchotements haineux à son passage et continua son chemin entre les maisons agglutinées les unes contre les autres.

Les cheminées fumaient et les rues tortueuses s'encombraient de neige collante, de boue et de vieilles pailles.

Arrivée devant le portail d'accès du presbytère, elle tira sur la cloche qui était suspendue à l'entrée de la grande porte cochère. À peine moins d'une minutes après, un homme d'une cinquantaine d'année environ, petit, bedonnant, vêtu d'une robe de bure et à moitié chauve lui ouvrit la porte. Le Père Achard n'avait rien de très avenant, mais il était très apprécié de la communauté. Seule Grand-Mi et Anne ne l'aimaient pas beaucoup ; mais si le curé le savait, il n'en laissait rien paraître.

- Que puis-je faire pour toi de si bon matin, mon enfant ?

- Mon Père, ma grand-mère s'est éteinte, elle nous a quittés il y a deux jours. Je n'ai pas eu la force de venir avant.

Quelques larmes perlèrent au coin des yeux de la jeune femme. Mais elle les chassa vite d'un revers de manche.

- Entre Anne, viens au chaud, nous serons mieux devant le feu. Il règne un froid glacial dehors.

Anne, à la suite du petit prêtre bedonnant, pénétra dans l'enceinte close. Elle fut de suite impressionnée par la taille de la propriété. Une grande cour montait légèrement vers une haute maison en pierre de taille qui surplombait le village. À gauche de la cour, se trouvaient une écurie avec un âne et un cheval, une remise et au bout, un petit carré de potager, bien entendu nu en ce froid hiver. La neige recouvrait ce qui devait être des pavés. Elle gravit quelques marches et entra dans cette maison qui témoignait des biens que possédait le religieux, tranchant totalement avec sa tenue vestimentaire si simple. Ils passèrent un couloir sombre et entrèrent dans une pièce qui semblait être le cabinet de travail du prêtre. Un bureau visiblement en noyer se tenait au milieu de la petite pièce. Un siège avec accoudoir était tiré derrière. Devant la cheminée se tenaient deux chaises hautes avec repose-bras, autour d'une petite table avec un jeu d'échecs ouvragés en bois également. Un feu joyeux ronflait dans le foyer. Apparemment, le Père Achard n'était pas debout depuis longtemps car les bûches étaient à peine rongées par les grandes langues de feu se battant les unes contre les autres pour avoir la meilleure part du festin. Le Père lui fit signe et l'invita à prendre place sur une des chaises devant la cheminée.

- N'aie crainte, assieds-toi et parlons.

En prenant place, Anne sentit ses yeux s'emplier de larmes. Mais forte et déterminée, elle expliqua la situation au prêtre.

- Ma grand-mère est morte il y a de cela deux jours. Je ne sais comment m'y prendre pour ses funérailles. Tout cela est si soudain et compliqué.

- Ne t'inquiète pas, je vais t'aider dans cette difficile épreuve. Tout est simple, il faut que nous organisions une veillée funèbre, puis il faut faire creuser une fosse dans le cimetière, ce qui ne sera pas chose aisée, vu le temps hivernal qui règne, lui répondit le père avec douceur.

Anne lui coupa la parole.

- Non !

Le regard du religieux se durcit à cette réponse.

- Comment ? demanda le prêtre interloqué.

- Je ne souhaite pas de veillée funèbre, répliqua Anne. Et je ne souhaite pas non plus que ma grand-mère repose dans le cimetière. Elle n'aurait pas apprécié cela.

- Mais tu vas à l'encontre de tous les principes de l'Église ! s'exclama-t-il profondément choqué par les paroles de la jeune femme.

- Oui, je sais, acquiesça-t-elle, consciente de ce qu'elle avançait. Mais elle était déterminée. Les gens du village n'ont jamais cessé de médire sur nous et de nous accuser de tous leurs maux. Donc, je ne veux pas de veillée, ni de place au cimetière pour elle. Grand-Mi n'a pas besoin d'hypocrisie sur son lit de mort.

- Comme tu voudras, s'inclina le religieux, je ne vais pas aller à l'encontre de tes idées. Mais les villageois...

- Je n'ai cure de ce qu'ils penseront. Ils étaient bien contents que ma grand-mère les soigne lorsque l'épidémie de fièvre ravagea la région. C'est donc un moindre mal que de respecter nos choix ! Pour ma part, je ferai ce que ma grand-mère aurait souhaité.

- Tu as beaucoup de caractère jeune femme. Je te mettais juste en garde. Mais si ta décision est prise, voyons ce que je peux faire, conclut-il.

Le prêtre prit un instant de réflexion, le regard plongé dans la danse des flammes du foyer. Puis il releva la tête.

- Je peux faire dire une messe pour elle ce soir à vêpres si tel est ton désir, proposa-t-il. Et nous l'enterrerons demain, mais où veux-tu que soit sa sépulture ?

- Je vous remercie, faites une messe à vêpres. Son corps, lui, reposera derrière chez nous, tout contre le rempart, à l'ombre du pommier. Elle aimait se recueillir à cet endroit quand les choses n'allaient pas bien ou qu'elle recherchait un peu de solitude.

- Bien, reprit-il, je vais voir si le fossoyeur a un cercueil.

- Attendez ! l'interrompit-elle.

- Pardon ? Ne veux-tu pas de cercueil ? l'interrogea-t-il.

- Non, confirma-t-elle en hochant la tête.

- Mais ma pauvre enfant, tu perds la raison ! s'écria le prêtre. La fièvre te prend toi aussi !

- Pas du tout, le démentit-elle. Seulement, Grand-Mi aimait communier avec la terre. Je souhaite un simple linceul blanc.

- Comme le Christ, hum... Soit, fais comme tu l'entends ! Alors je viendrai un peu avant sexte demain, cela te convient-il ? demanda-t-il.

- Oui mon Père, et je me rendrai à la messe de ce soir, précisa Anne. Je vous remercie de l'aide que vous m'apportez. Je ne prendrai pas plus de votre temps aujourd'hui.

Elle se leva et se dirigea vers la porte. Le Père Achard l'imita.

- Que ta journée soit aussi bonne que possible mon enfant. J'irai encore voir le fossoyeur et te l'enverrai pour qu'il creuse la tombe. Adieu.

- Merci. Adieu.

Et Anne quitta le petit bureau du Père Achard et s'en retourna chez elle. Lorsqu'elle sortit de la cour du presbytère, le marché quotidien était déjà installé. Tous les villageois présents la regardèrent, apparemment totalement surpris de la voir quitter la maison de l'homme de Dieu. Ils se murmurèrent des mots à l'oreille.

- Tu as vu, dit l'un, elle sort du presbytère !

- Crois-tu qu'elle l'a ensorcelé ? demanda un autre.

- Non, elle lui a sûrement proposé un marché douteux et il a dû refuser ! répondit un troisième.

- C'est vrai, vous avez raison, répondit le marchand, regardez, elle a les yeux rouges de colère ! Attention qu'elle ne nous jette pas un sort !

Et les commentaires allèrent bon train. La pauvre Anne attirait à nouveau la méchanceté des habitants.

Le jour était déjà bien avancé, elle rentra et attendit l'arrivée du fossoyeur du village. Celui-ci arriva entre sexte et none. Voyant l'état du sol, elle décida d'aider le brave homme à creuser la fosse qui accueillerait la dépouille de son aïeule. Une fois devant la maison, elle préféra ne pas y entrer et alla chercher directement la pelle derrière la chaumière ainsi qu'une vieille marmite qui traînait là aussi et qui servait à arroser les légumes et les plantes en été. Elle remplit la marmite de petit bois et partit vers le pommier. Celui-ci se trouvait à quelque cent pas de la maison, bien après l'escalier de pierre qui donnait un accès direct au village depuis le chemin forestier.

Arrivée devant ce pommier, elle tendit la pelle au fossoyeur. Puis, elle disposa le petit bois pour faire un feu et remplit la marmite de neige. Une fois la marmite bien chaude, la neige fondit. Une fois bien bouillante, elle versa l'eau sur la terre gelée, à l'endroit où se trouverait la sépulture afin de ramollir la terre. Après avoir répété plusieurs fois les mêmes gestes, la terre fut assez meuble, et le fossoyeur put attaquer le sol à grands coups de pelle et creuser ardemment la tombe.

À la nuit tombée, ils avaient creusé un trou suffisamment profond pour que les loups et les renards ne viennent pas se repaître de la dépouille mortelle d'Ellora... Le fossoyeur regagna son foyer, après s'être vu remettre une belle miché de pain et un fromage en remerciement de sa rude besogne.

Épuisée, Anne regagna l'intérieur de la chaumière. Une fois bien au chaud, son regard fut attiré à l'extérieur. Il lui avait semblé voir une ombre discrète qui semblait se glisser le long du rempart. Mais en regardant de plus près, elle ne vit rien d'anormal et pensa que la fatigue lui jouait des tours.

Le lendemain matin, de bonne heure, la jeune femme se leva. Sa nuit avait été courte. D'abord, elle avait pris dans l'armoire le drap le plus blanc qu'elle avait pu trouver. Elle l'avait bouilli avec des herbes, en même temps qu'elle récitait une formule très ancienne, apprise d'Ellora, qui purifiait le tissu le mettant ainsi en parfaite harmonie avec la nature. Puis, elle l'avait mis à sécher devant la cheminée. Enfin, elle était restée sur une chaise pour veiller le corps de sa grand-mère, après l'avoir paré de ses plus beaux vêtements.

Elle prit son petit-déjeuner en regardant le ciel par la fenêtre, songeant à ce qu'elle ferait maintenant qu'elle se retrouvait seule. Le drap étant enfin sec, elle disposa le drap sur le corps de sa grand-mère. Elle savait que le fossoyeur reviendrait avec le Père Achard pour descendre le corps dans la tombe. C'est donc lui qui se chargerait d'en enruler le corps d'Ellora.

Peu avant sexte, comme il l'avait promis, le Père Achard arriva en soutane de deuil, accompagné du fossoyeur. Surprise, Anne s'aperçut qu'ils étaient suivis de trois personnes venues assister à l'enterrement. Il s'agissait des trois seules personnes qui avaient été reconnaissantes à la vieille dame d'avoir pu soulager leurs douleurs. Mais de loin, elle vit bien la foule de curieux qui s'agglutinait toujours plus près de la tour de guet pour pouvoir épier.

La cérémonie se déroula bien vite. Le comportement d'Anne alimenta à nouveau les ragots. Celle-ci restait de marbre, prostrée dans son chagrin, mais ne versait pas une larme. Les villageois, qui s'étaient encore rapprochés pour observer depuis les fourrées jouxtant les bords du chemin, voyaient ce comportement d'un mauvais œil. Personne ne releva l'effort qu'elle avait fait pour aider le fossoyeur à creuser une tombe décente à sa grand-mère malgré les rigueurs de l'hiver. Tous ne virent que le fait qu'elle n'enterrerait pas sa grand-mère au cimetière, et qu'il n'y avait pas eu de messe à l'église avant la mise en terre. Le prêtre avait eu raison. Les plus méchants se mirent à la traiter de sorcière et à menacer tout bas de faire venir les Brûleurs de sorcières.

Tous ces gens ne pensaient pas que les sorcières et les mages, les elfes et les lutins faisaient partie de l'équilibre naturel, et que les détruire, c'était condamner le monde.

Une fois le corps recouvert de terre, tous se dispersèrent et laissèrent Anne seule. Cette dernière vauqua donc aux occupations hivernales, et ce jour-là, elle se contenta de nettoyer la maison, de laver les draps du lit et de les laisser sécher près de la cheminée. Mais une fois le crépuscule tombé, elle ressentit le vif besoin de se recueillir sur la fraîche tombe de son aïeule. Elle

se couvrit d'un gros gilet, seul souvenir de son père, et de son châle pour ne pas geler, puis elle sortit dans le froid glacial.

La neige tombait sans bruit depuis maintenant une heure. La flamme de la torche que tenait la jeune femme vacillait de plus en plus. Anne, dont les épaules s'étaient recouvertes d'une fine pellicule de flocons, pleurait silencieusement depuis si longtemps qu'elle sentait ses membres tout engourdis. Son esprit s'était fermé, elle n'entendait plus les bruits autour d'elle, si bien qu'elle ne perçut pas le petit crissement de la neige non loin d'elle. Elle sursauta et poussa un cri lorsqu'elle entendit une drôle de petite voix tout près d'elle.

- Elle va me manquer notre enchanteresse.

- Enchanteresse ? s'écria Anne, effrayée, en se relevant vivement. Mais que me contes-tu ? Et qui es-tu ? Approche-toi, je ne te vois pas !

Cherchant un homme ou une femme, Anne brandit sa torche mais ne vit pas la toute petite forme qui venait du mur et qui semblait glisser dans un frottement sur la neige.

- Il me semble que tu es sa petite fille, n'est-ce pas ? continua la petite voix déformée.

- Oui, en effet, confirma Anne. Mais montre-toi ! demanda-t-elle encore.

- Je suis là, à tes pieds, lui répondit la petite voix. Si tu baisses un peu la tête, tu me verras, je sais que je suis bien petit par rapport à toi, mais tout de même ! ironisa le petit être.

En baissant les yeux et en fronçant les sourcils, Anne put enfin distinguer celui qui s'approchait d'elle. Elle pencha la lampe vers le sol, et recula brutalement, si brutalement qu'elle tomba en arrière, fesses les premières dans la neige. Elle était ébahie devant le petit personnage qui se tenait debout en face d'elle, n'osant pas croire à ce qu'elle voyait.

Il s'agissait d'un petit être à peine plus haut qu'un tabouret de traite. Sa peau ressemblait à une couche de pierre de granit mais semblait beaucoup plus lisse et flexible que la pierre. Il était doté de grands yeux ronds noirs brillants d'une lueur malicieuse, malgré la tristesse que l'on pouvait y lire. Au milieu de son visage se dessinait un petit nez pointu et une grande bouche entourée de rides marquées. De grandes oreilles pointues bordaient son crâne ovale. Et au-dessus d'un large front barré de rides, de longs cheveux blancs pendaient, retenus par un lien de cuir à l'arrière de sa nuque. Il était vêtu de petites chaussettes et d'un simple gilet sans manche. Les deux vêtements étaient teints dans des tons gris rappelant la couleur de la pierre. Tant et si bien que debout près des blocs de granit tombés du rempart, le petit être se fondait totalement dans le paysage. Il ne portait ni sabot, ni chaussure. Il marchait simplement pieds nus, ne semblant pas incommodé par le froid de la neige qui recouvrait le sol.

- Mais qui es-tu ? Ou plutôt, qu'es-tu ?

- Tu ne dois pas avoir peur de moi ! Viens, relève-toi.

Il fit mine de s'approcher en lui tendant sa petite main calleuse, mais Anne, effarouchée, recula, toujours assise dans la neige.

- Je ne te veux aucun mal. Je désire uniquement me recueillir sur la tombe d'Ellora la Puissante, reprit le petit être d'une voix apaisante

- Mais qui es-tu donc ? répéta Anne une fois encore. Et pourquoi appelles-tu ma grand-mère Ellora la Puissante ?

- Il semble que ta grand-mère ne t'ait rien raconté au sujet de l'autre monde, répondit le petit être. Bien, je vais donc t'expliquer tout cela mais je pense qu'il vaut mieux que nous rentrions à l'intérieur. Il fait peut-être un peu froid dehors, surtout assise comme cela dans la neige.

Il lui adressa un sourire malicieux et lui tendit la main. Sentant que le petit être ne lui voulait pas de mal, elle accepta la main secourable qu'il lui tendait et se releva.

- Laisse-moi juste un instant pour lui témoigner mes hommages. Va, je te rejoins de suite.

Il se tourna vers la tombe et se mit à fredonner un air dans une langue inconnue. Mais Anne reconnut tout de suite les intonations de ce langage. Elles étaient les mêmes que celles de la chansonnette que sa grand-mère lui murmurait lorsqu'elle était triste. Elle respecta le moment de recueil du petit personnage et regagna sa chaumière, se demandant si elle ne rêvait pas.

Appuyée contre la porte, Anne n'en revenait encore pas de sa rencontre, à tel point qu'elle se demandait si elle n'avait pas rêvé, si tout ceci n'était pas un vilain tour de son imagination. Mais elle dut se rendre à l'évidence. Il n'y avait pas d'erreur. Une heure après son retour dans la chaumière, la porte d'entrée s'ouvrit et livra le passage à ce petit être étrange sorti tout droit du monde de la magie. D'une démarche presque aérienne, qui tranchait complètement avec son aspect de pierre, il fut en quelques pas à la table et prit place sur un tabouret presque aussi haut que lui.

- Tu dois vraiment te poser beaucoup de questions, commença-t-il.

- Tu ne crois pas si bien dire, lui confirma Anne, curieuse de savoir ce qu'il allait lui raconter.

Anne prit place sur la chaise près de feu gardant quelque distance entre elle et ce petit être inconnu.

- Il vaut mieux que je commence par me présenter. Je me nomme Duendé, lui dit-il en s'inclinant bien bas. Je suis un lutin de pierre. Je viens de Tyrr Aill, le Royaume Magique et j'ai la garde du vieux rempart, porte entre le monde des lutins, Elvestalún, et le monde des hommes. J'ai exactement trois cent cinquante de vos années, ce qui correspond en année lutine à presque trente-cinq lunes magiques.

- Grand Dieu ! s'écria Anne, surprise par cette annonce. Un lutin de pierre, une porte entre le monde des lutins et le monde des hommes ? Trois

cent cinquante ans ? Par la barbe de Satan, je n'entends rien à ce que tu me racontes là !

- Oh ! s'exclama le lutin, perplexe. Je constate qu'Ellora ne t'a vraiment rien expliqué. Peut-être jugeait-elle que tu n'étais pas prête. La Faucheuse est venue plus tôt qu'elle ne l'imaginait, il va donc falloir que je me charge de ton éducation.

Anne restait perplexe en écoutant le monologue du petit bonhomme étrange assis à sa table. Puis tout à coup elle se reprit. Au fond d'elle-même, elle sentait bien qu'elle ne devait pas avoir peur de ce lutin, surtout pas s'il pleurait aussi la disparition de sa grand-mère. Sûrement devait-il avoir un cœur bon.

- Je manque à tous mes devoirs. Désires-tu boire quelque chose, Duendé ? demanda-t-elle avec politesse.

- Oui, merci Anne, confirma le lutin. Je boirais bien quelque chose. Mais de l'eau de source tout simplement, celle du puits de la cour sera parfaite.

Sur ces mots, elle s'empressa de remplir un gobelet d'étain dans le pot de terre cuite qui contenait l'eau du puits. Elle en profita pour se réchauffer un peu de lait qu'elle parfuma d'une cuillerée de miel. Puis elle se rassit et se rapprocha un peu du lutin. Celui-ci reprit la parole après avoir bu une gorgée d'eau.

- Tant de choses à te raconter que je ne sais par où commencer.

- Peu importe par où, il me semble que de toute façon, je ne peux être plus perturbée et perdue que je ne le suis déjà, lui dit la jeune femme.

- Tu as sans doute raison, confirma le lutin dans un demi-sourire. Découvrir l'existence des lutins a de quoi en effrayer plus d'un ! Alors, commençons par ta grand-mère et ta famille.

- Ma famille ? Toute ma famille est-elle donc concernée ? s'étonna Anne.

- Oui, toute ! répliqua le lutin.

Et le lutin lui adressa un grand sourire qui découvrit des dents blanches, noires et jaunes qui laissaient présager de l'entretien assidu que les lutins en faisaient...

- Tu as sans doute remarqué que les gens vous fuyaient toi et ta grand-mère, reprit-il.

- Oui, bien sûr, lui accorda Anne, il était difficile de ne pas s'en apercevoir. Nous avons toujours été la cible des malveillances des gens alentours.

- Tu t'es également rendue compte que ta grand-mère, et surtout toi, n'étiez pas tout à fait comme les autres au fond de vous-mêmes, continua le lutin.

- Je dois admettre que oui, confirma la jeune femme.

- Alors voilà, de génération en génération, un lien magique tout particulier et puissant s'est transmis dans ta famille, de mère en fille. Il arrive souvent, et presque dans chaque village de la contrée, qu'une famille soit liée en Tyrr

Aill, en bien ou en mal, soit par les hommes, soit par les femmes. Ta grand-mère et ta mère savaient tout cela. Tout comme elles me connaissent toutes les deux. J'ai toujours vécu ici. Je protège ce rempart et l'accès caché à notre monde.

Les yeux bleus d'Anne s'écarquillèrent de surprise en entendant la nouvelle. L'espace d'un instant, elle sembla se demander si elle n'avait pas des hallucinations. Mais petit à petit cette idée fit son chemin dans son esprit. Mout petits détails de son passé, lui ayant semblé incongrus sur le moment, prenaient maintenant tout leur sens.

- Un lien magique... Cette idée paraît totalement folle, et pourtant, j'ai envie de te croire. Cela expliquerait tellement de choses, lui dit-elle, semi-rêveuse.

- Fie-toi à ton instinct, l'encouragea Duendé.

- J'ai l'impression d'entendre Grand-Mi lorsque tu parles de la sorte, dit-elle avec un sourire nostalgique.

Duendé descendit de son siège et le rapprocha légèrement du feu. Le froid hivernal extérieur s'était légèrement accentué, abaissant la température à l'intérieur de la petite chaumière. Anne s'appuya contre le dossier de sa chaise et questionna le lutin.

- Donc, tu me dis qu'il existe un autre monde quelque part, qui se nomme Tyr Aill, c'est cela ?

- En effet, acquiesça-t-il dans un hochement de tête. Dans différents endroits de ton monde, il existe des accès au Royaume Magique. Par exemple, ici au rempart, il y a un accès qui mène tout droit en Elvestalún. Plus loin, à quelques lieues au fond de la forêt, on trouve l'accès à la région de Bromelirène, pays des licornes et des elfes. Mais je ne vais pas t'énumérer tous les pays et tous les accès, ce serait beaucoup trop long, abrégé Duendé. Tu les découvriras un jour, car tu auras sûrement à te rendre en Tyr Aill. Ce royaume n'est finalement pas très différent du tien. Et puis d'ailleurs, ce n'est pas vraiment un monde en soit, je dirais plutôt que c'est une, comment dire, une extension cachée de ce monde-ci. Mais nous, êtres magiques, préférons nous considérer comme à part, par rapport au monde des humains. Seuls les êtres qui le peuplent diffèrent. Pourtant, on peut y trouver des hommes et des femmes qui ont préféré rester là-bas pour vivre.

Le regard perdu dans les flammes, Anne tentait de s'imaginer ce royaume magique et l'immensité de ces nouvelles contrées. Dépassée par ce qu'elle apprenait elle préféra en revenir à un point plus proche d'elle.

- Mais quel rapport tout cela a avec ma famille ?

- J'y arrive, patience. En son temps, lorsqu'Ellora était beaucoup plus jeune, elle nous a rendu de grands services en chassant bon nombre de mages noirs. Ceux-ci sont la plaie de Tyr Aill, et du monde humain. Mais malheureusement ils sont un mal nécessaire à l'équilibre naturel des choses. Il faut que tu saches également que les mages noirs ont le pouvoir de se

déplacer comme ils veulent entre ici et Tyrr Aill. Et certains, plus vils que d'autres ont tenté, il y a longtemps, d'asservir le monde des hommes. Ils voulaient régner en maîtres absolus. Ta grand-mère a empêché que cela n'arrive, sans quoi l'équilibre aurait été rompu et le Chaos se serait installé. Après cette rude épreuve, Ellora est rentrée chez elle, elle a rencontré un homme, s'est mariée, puis a donné naissance à ta maman, Madeline.

- Maman, souffla-t-elle dans un murmure nostalgique.

La jeune femme ayant perdu sa mère très jeune, une vive émotion s'emparait toujours d'elle à son évocation. Une discrète petite larme cristalline perla au coin de sa paupière. Elle s'empressa de la chasser d'un geste de la main. Duendé, tout à son histoire, ne semblait pas percevoir les émotions qui accaparaient Anne. Imperturbable, il continua.

- Ta maman a grandi dans le calme et l'amour de ses parents. Puis son père est mort d'un mal de poitrine alors qu'elle n'avait que douze ans. Ravagée par la douleur, ta mère a montré les premiers signes de la magie. Alors ta grand-mère lui a tout expliqué. À dater de ce moment, Madeline a réellement pris conscience de sa différence. Et différente, elle l'était, car ses pouvoirs étaient puissants. À l'âge de dix-neuf ans, ta maman a rencontré un homme et en est tombée éperdument amoureuse. Il venait d'un village lointain de la contrée. Mais il s'est vite avéré que cet homme était différent lui aussi. Ellora l'avait tout de suite vu. Pour ma part, j'ai tenté de mettre Madeline en garde, mais elle était bien trop amoureuse, et ne voulait rien savoir. Elle s'est donnée à lui entièrement, et elle est tombée enceinte.

- De moi, n'est ce pas ? dit-elle, posant une question qui n'attendait pas forcément de réponse.

- Oui.

- Mais je ne me souviens pas de mon père, pourquoi ne m'en a-t-on rien dit ? s'étonna la jeune femme. Grand-Mi m'a juste dit qu'il était mort.

- Elle a préféré taire la véritable nature de ton père car il était un mage noir des plus puissants, annonça le lutin, le visage grave. Mais au moment de sa rencontre avec Madeline, il n'en avait pas conscience. C'est un soir lors d'une dispute violente avec Ellora qu'il est entré dans une fureur noire. À ce moment-là, un éclair a jailli de ses mains et a détruit le haut du rempart au-dessus du jardin.

Anne restait sous le coup de la stupéfaction à l'annonce de la vérité sur son père. Duendé, quant à lui, semblait revivre le passé. La jeune femme avait l'impression que, selon les émotions qu'il ressentait, la peau de Duendé virait de couleur, et les tons de pierre de son corps se modifiaient. Il poursuivit son récit de manière un peu plus vive.

- Lorsque Madeline vit cela, reprit-il, elle comprit enfin quelle était la véritable nature de ton père. Malheureusement il était trop tard, la fureur s'était emparée de lui. Il n'était plus possible de le raisonner. Alors s'en est suivi une véritable bataille entre le bien et le mal. Ce qu'Ellora avait

combattu avec tant de ferveur près de cinquante ans plutôt revint encore plus fort. Le combat fut acharné. Finalement grâce à l'aide de nombreuses créatures magiques et aux pouvoirs puissants de ta mère, elles réussirent à chasser ton père. Il fut exilé dans un pays de Tyrr Aill appelé Maledicta Terra, un enfer qu'aucune créature magique ne souhaite traverser.

Apprendre que son père était un homme dangereux laissa Anne de marbre. Elle aurait voulu ressentir quelque chose comme de la déception. Mais elle n'y arrivait pas. Elle ne l'avait jamais connu. Pour elle, il demeurait un étranger. Le sort de sa mère la préoccupa plus.

- Et maman ?

- Ta maman mena à bout sa grossesse comme elle put et te donna le jour sous le regard attendri d'Ellora, lui expliqua patiemment le lutin. À ce sujet, il faut que je te dise encore une chose. Lorsqu'une femme magique se lie d'amour à un homme magique, cela donne une convergence puissante de la magie. Il s'avère donc que tu possèdes des pouvoirs que tu n'imagines même pas ! Mais tu as également deux facettes : une bonne et généreuse qui te vient de ta mère, et une noire et mauvaise, qui te vient de ton père.

- Voilà qui explique beaucoup d'évènements étranges ! s'exclama Anne. Par exemple, un jour, je devais avoir huit ans, je jouais dans les prés derrière le rempart. Tout à coup, un groupe de trois garçons se sont approchés et ont commencé à me traiter de sorcière en me lançant des pierres. J'ai essayé de rester calme, mais plus ils me harcelaient, plus je sentais la fureur monter en moi. Jusqu'au moment où un caillou m'a atteint au front. À cet instant, je n'ai plus compris ce qui se passait. Le garçon qui venait de me blesser a brusquement été projeté dans les airs pour finir dans un vaste buisson d'orties. Il en est ressorti en hurlant, couvert de plaques rouges. Il a d'ailleurs mis une semaine à s'en remettre. Les deux autres ont voulu répliquer et venger leur ami, mais une grosse branche de l'arbre, sous lequel je me tenais, les a assommés. Grand-Mi est intervenue pour mettre fin à tout cela et m'a ensuite sérieusement réprimandée en me disant que je devais contrôler mes colères. Et il est vrai que souvent, je me sens pleine d'une énergie mauvaise, comme un torrent déchaîné qui bouillonne dans mes veines.

Anne pliait et déliait les mains, comme si une armée de fourmis lui courraient dessus. Elle les considérait d'un air perplexe.

- En effet, reprit le petit lutin, lorsque la colère t'anime, tu ne te contrôles plus et tes actions dépassent ton propre entendement. Mais lorsque tu es heureuse, tu es également capable de faire des miracles. Cependant, il faut absolument que tu te maîtrises. Tu pourrais t'en prendre aux humains lors de crises de fureur. Tu pourrais leur faire du mal. Cela risquerait de se retourner contre toi et d'attiser la colère des villageois. Sais-tu qui sont les brûleurs de sorcières ?

- J'en ai entendu parler effectivement. Mais les as-tu rencontrés ?

- Oui, ces vermines ont bien failli me prendre dans leur filet. (Anne crut voir une larme de rage dans les yeux du lutin.) J'aime profondément les humains, c'est dans la nature du lutin. Mais ces humains-là sont des monstres de cruauté, pour eux je n'ai aucune compassion ! En fait les brûleurs de sorcières sont des hommes et des femmes qui refusent l'existence du Royaume Magique mais qui, pourtant, le connaissent. Ils usent de moyens vils pour arriver à attraper toutes créatures magiques, ou personnes, ayant commerce avec la magie, et les brûler vifs. Instinctivement, tous les hommes croient en la magie, mais ils doutent. Malheureusement avec cette engeance qui les persuade du bien-fondé de leurs convictions, les êtres humains finissent par préférer ne plus croire du tout en la magie. Méfie-toi donc, arrange-toi pour ne jamais croiser leur chemin !

- Je vais faire de mon mieux. Effectivement je crois que je préfère ne jamais les croiser. Si je résume tout ce que tu viens de me raconter, il existe donc un monde parallèle plein de magie et de créatures fantastiques. J'ai un lien privilégié avec Tyrr Aill, et comme toute ma famille, je posséderais des pouvoirs exceptionnels. Et tu es la preuve vivante de tout ça !

Le visage du lutin s'éclaira et dans un sourire, il s'exclama avec joie.

- Voilà, tu as tout compris, je craignais de ne pas être suffisamment explicite !

- Mais cependant, une question me taraude encore. Comment exactement maman est-elle morte ?

Duendé s'assombrit à nouveau.

- Elle est morte tuée par un goblin qui fut envoyé par un mage noir.

- Un Goblin ? s'exclama Anne, une expression de surprise peinte sur le visage.

- Le goblin est une créature que je préfère ne pas te décrire. Ils sont suffisamment monstrueux pour qu'on les reconnaisse rien qu'en les voyant ! Laissons-là ce sujet, dit-il en balayant l'air de la main. Finalement, comment te sens-tu après toutes ces révélations ?

- J'ai l'impression de mieux comprendre beaucoup de moments qui restaient mystérieux jusqu'à présent, expliqua la jeune femme. C'est comme si une lumière venait d'éclairer un coin sombre de ma vie. Par exemple lorsque Grand-Mi restait seule près du pommier, je l'ai surprise plusieurs fois. Elle semblait parler à quelqu'un devant le rempart, mais il n'y avait personne. C'était bien à toi qu'elle s'adressait, n'est-ce pas ?

- Oui, tout à fait. Nous aimions bien nous retrouver pour discuter longuement.

Anne finissait son verre de lait en observant le petit lutin du coin de l'œil. Celui-ci semblait songeur et soucieux.

- Que se passe-t-il Duendé ? Tu sembles encore inquiet.

- Oui en effet, confirma-t-il en regardant le bout de ses pieds, quelque chose me chagrine ; lorsque je suis revenu, je ne pensais pas trouver Ellora

dans sa tombe... Cela fait un moment que je n'avais pas pu venir. Et il s'avère que j'étais porteur de mauvaises nouvelles !

La jeune femme sembla soudain comprendre une des dernières paroles de sa grand-mère. Son regard s'illumina. Aussitôt, elle en fit part à son nouvel ami.

- Grand-Mi m'a parlé d'un déséquilibre avant de mourir ! Est-ce de cela que tu venais lui parler ?

Duendé releva la tête et ses oreilles bougèrent comme pour manifester sa surprise.

- Oui, en effet ! acquiesça-t-il. Je crois que Tyr Aill va avoir besoin de toi.

- De moi ? fit-elle en posant ses mains sur sa poitrine. Mais je ne connais même pas mes pouvoirs ! Tu me fais peur, tout ce que je sais faire, c'est préparer les potions de Grand-Mi. Et tu veux me demander de l'aide ?

- Ne t'inquiète pas, la rassura le petit être, je t'aiderai. Tu ne seras pas seule face aux dangers. Mais le problème est le suivant. Te souviens-tu des portes dont je te parlais ?

- Oui, celles qui relient nos deux mondes en différents endroits de la contrée.

- En effet, dit-il en hochant la tête, et bien l'une d'elle est restée ouverte et sans gardien. Personne ne sait pourquoi. Le problème majeur de cette situation, c'est que cette porte ouverte permet un libre accès dans les deux mondes. Certains mages noirs en ont profité apparemment. Cette incursion maléfique dans le Royaume Magique va générer de graves conflits. Si la situation s'envenime, c'est le chaos total qui va s'installer.

- Oh ! Et, bien entendu, tu vas me dire que fermer la porte ne suffit pas.

- Non, en effet, mais c'est par là qu'il va falloir commencer, fermer la porte et retrouver son gardien. Lorsque ces deux tâches seront accomplies, il faudra affronter les mages noirs.

- Lorsque je t'entends parler de cela, je m'inquiète à chaque moment davantage, répliqua la jeune femme, de plus en plus angoissée. Comment vais-je arriver à être à la hauteur ? Toi et toutes les créatures magiques attendez de moi des actes que je ne me sens pas en mesure d'accomplir !

- Je te l'ai dit, Anne, ne t'inquiète pas, tu n'es pas seule ! lui répéta une fois encore Duendé. Je vais t'aider autant que possible, et je suis certain que nous trouverons d'autres créatures pour nous aider.

- Que ne donnerai-je pour te croire !

- Il n'est plus temps de s'inquiéter pour ce soir. Il est très tard et tu as eu une rude journée. Tu dois te reposer ! lui dit-il sur un ton paternel.

- J'ai l'impression d'entendre ma grand-mère lorsque tu parles ainsi. Mais tu as raison Duendé, je tombe de sommeil.

Le lutin afficha un sourire paternel sur son visage. Anne se leva et étira ses muscles endoloris par les épreuves subies les derniers jours. Avant de regagner sa chambre, elle se retourna vers le lutin.